

Colette CHILAND — *Changer de sexe*. Paris, Odile Jacob, 1997, 282 p.

Le destin de Tirésias a dû susciter chez plus d'un, bien des fantasmes ! Quoi de plus enviable que de s'imaginer durant un temps dans la peau d'un autre, avec l'identité sexuelle que l'on ne possède pas, savoir comment l'autre ressent son corps, les singularités de celui-ci, et surtout comment il jouit. C'est ce qui arrive à Tirésias. Le mythe nous expose son aventure de manière assez ambivalente, en effet la première métamorphose subie par le héros est une punition. On se souvient qu'ayant surpris un accouplement de serpents — est-ce parce qu'il ne supporte pas cette "scène primitive" animalière ? —, il a voulu, selon les variantes du mythe, soit les séparer, soit tuer la femelle ; il est alors transformé en femme. Tirésias est bien le seul à avoir ainsi pu jouir de la toute-puissance narcissique d'être homme et femme, sinon à la fois, du moins successivement.

Le rêve est, pour certains, devenu une réalité accessible, même si ce n'est pas sans difficultés et au prix de souffrances physiques et psychiques. C'est à cette réalité d'un changement de sexe, d'une réassignation de celui-ci que s'attache ce livre passionnant. C.C. aborde le thème de front et ne se privera pas de livrer quelques jugements personnels qui choqueront peut-être certains. L'étude théorique et clinique du transsexualisme ne laisse personne indemne, les pulsions voyeuristes y étant aisément sollicitées ; aussi à lire cet ouvrage, le lecteur peut ressentir quelque trouble et un évident sentiment d' "inquiétante étrangeté" ; celui qui a eu à fréquenter des transsexuels sait combien est malaisée la totale maîtrise de ses propres réactions contre-transférentielles en face d'eux.

Il est intéressant de remarquer comment les diverses formes d'art traitèrent de ces questions sexuelles. Toute une littérature transgressive resta longtemps confinée dans les rayons de l' "Enfer". Pourtant le goût du transvestisme parcourt le XVII^e siècle, époque plutôt tolérante aux transgressions sexuelles (cf. F.T. de Choisy, *Mémoires de l'Abbé de Choisy habillé en femme*, Ombres, 1985). L'homosexualité, une des moins choquantes parmi les déviations sexuelles décrites par R. von Krafft-Ebing (*Psychopathia sexualis*, Stuttgart, 1886, Paris, 1907) inspira nombre de grands écrivains, pourvu que leur talent s'employât à sublimer les aspects les plus rugueux de la transgression. La peinture fut sans doute moins visionnaire, ou plus contrainte ; ceux qui osent aborder ces rives transgressives font encore au début de notre siècle, figures de marginaux. Depuis peu, on ne peut qu'être frappé par une inflation de ces thèmes autour de l'homosexualité, de la bisexualité, particulièrement au cinéma. Si le transvestisme fut traité sur le mode comique (B. Wilder, *Certains l'aiment chaud*), l'évolution fut ensuite rapide avec le troublant *Victor, Victoria* de Blake Edwards. Quant à la psychologie de l'enfant auquel un sexe biologique a été assigné qui est en discordance avec la perception de son sexe psychologique, A. Berliner l'a rendu de façon étonnamment délicate dans *Ma vie en rose*.

On ne dira certes pas que le livre de C.C. est dans "l'air du temps", car psychiatre, psychanalyste, enseignante en psychopathologie, elle a depuis longtemps l'expérience des questions théoriques et cliniques liées aux transformations sexuelles. Riche d'un grand nombre de consultations ainsi que d'expertises avec des individus, enfants, adolescents et adultes qui expriment un malaise d'être dans leur sexe jusqu'à le refuser, C.C. est en France une pionnière sur ces questions. La littérature scientifique des pays anglo-saxons, mais aussi la clinique, l'une et l'autre étant liées, semblent plus avancées que les nôtres.

Dans un premier chapitre, l'A. se penche sur les premières études sur le transsexualisme, non sans avoir proposé d'abord une incise dans laquelle elle analyse la sémantique de la

question. Les confusions de terme, remarque-t-elle, sont fréquentes quand on aborde ce sujet et les repères psychiques étant déjà fragilisés, la mise au niveau du vocabulaire s'avère fort précieuse. Dès les années 1950 apparaît la nécessité de distinguer le sexe biologique et le sexe psychologique. Les Américains ouvrent la voie avec J. Hopkins et J. Money qui étudient des patients pseudo-hermaphrodites. Ils soulignent que ces derniers se pensent quasiment toujours du sexe qui leur a été assigné à la naissance par le comportement parental (d'abord maternel). Le psychologique et social aurait le primat sur le biologique. Les travaux de Robert Stoller sur l'identité sexuelle confirmeront cette primauté (*Recherches sur l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard, 1978). C.C. lui rend un hommage appuyé et insiste sur ce que ses propres recherches lui doivent. Revenant sur les problèmes de traduction, elle discute du bien-fondé du terme "identité de genre" proposé par Stoller, dont elle montre l'ambiguïté et propose de la remplacer par "identité sexuée", distinguant le "sexué", qui renvoie à la division des êtres humains en sexes et le "sexuel", qui relève de la conjonction des sexes. Elle précise bien ensuite, ce qui dans les comportements et selon les cultures, incombe au domaine du sexué et à celui du sexuel et défend l'idée d'un "troisième sexe" ou "troisième genre", ce qui est évidemment une position audacieuse, voire provocante. Pour C.C., cette hypothèse permettrait de prendre en compte des individus qui sont dans l'entre-deux sexes, cas ambigus et intermédiaires ; hypothèse intéressante, mais qui fait question car elle malmène quelque peu les théories sur la sexualité.

Un chapitre étaye cette hypothèse et l'illustre, c'est celui où l'A. passe en revue les exemples d'individus qui, dans certaines cultures, sont entre deux sexes : ils sont pourvus d'un sexe biologique qui semble antinomique avec l'identité sexuée que leur confère le groupe social. On connaît les Berdaches, moitié homme, moitié femme, chez les Mohave étudiés par G. Devereux ("Institutionalized homosexuality of the Mohave Indians", *Human Biol.* 9, 1937: 498-527) ou les communautés d'homosexuels travestis (les Hijras) en Inde qui se font émasculer et remplissent ensuite des fonctions dévolues habituellement aux femmes (J.B. Mukherjee, "A means of introduction into the Hijrah group of the eunuch community in India", 1980), ou encore les Inuit qui pensent que certains enfants changent de sexe à la naissance, toujours pour passer de l'état de mâle à celui de femelle (devenus adultes, ils se marieront entre eux et deviendront chamanes). On peut remarquer que ces individus d'un "troisième genre" ont toujours eu un statut d'exception dans le groupe social ; souvent sacratisés, ils deviennent devins, chamanes, voyants à l'instar de Tirésias. Pareils à "l'enfant exposé" dans l'Antiquité parce qu'il était jumeau, borgne, roux ou né avec un pied-bot, ils sont perçus comme des marginaux, avec une place à part, sinon exclus, tant ils font peur à ceux chez lesquels le sexe est déterminé et fixé. On leur assigne des pouvoirs qui rejoignent les capacités des dieux dont ils assurent souvent le service. C.C. note que ces institutions culturelles (Berdaches, Hijras) sont en voie d'extinction; serait-ce parce que ce "troisième sexe" pourrait être banalisé et naturalisé par une reconnaissance quasi scientifique ?

Le sexe a-t-il une âme ? Tel pourrait être le titre d'un chapitre quand C.C. se demande quelle est l'essence du masculin et celle du féminin. Cela lui est une occasion de repenser autrement l'épineuse question posée par Freud sur la différence des sexes et l'envie du pénis. Elle fait de la découverte de l'existence des deux sexes une cause d'angoisse profonde, tant chez le garçon que chez la fille, et montre de façon très pertinente comment la valorisation de soi, donc aussi celle de son propre sexe, ne peut aller qu'avec la dévalorisation de l'autre, sinon comment renoncer à avoir les deux à la fois ? C'est l'occasion de revenir à des textes un peu oubliés, textes idéologiquement marqués et justement intéressants aussi pour cela, *Le deuxième sexe* (1949) de Simone de Beauvoir, ou *L'un et l'autre sexe* de Margaret Mead (New York 1948, Paris, 1966).

L'A. aborde ensuite la partie plus directement clinique de son propos. Son intérêt pour

le transsexualisme a pris naissance avec des psychothérapies de jeunes enfants qui souffraient dans leur assignation d'un sexe de naissance, toute la question étant ici de savoir faire un diagnostic différentiel entre le malaise névrotique provoqué par une discordance entre sexe biologique et identité sexuée et un délire ou une psychose. Que demande le garçon vu en consultation quand il refuse son sexe biologique, et la fille de son côté ? Il faut déjà souligner que le nombre de demandes de réassignation est bien plus grand du côté des hommes que des femmes (environ quatre pour une), ce qui, comme le remarque malicieusement C.C., est une belle pierre dans le jardin de Freud et une belle entorse à sa fameuse envie du pénis. La demande de réassignation est de plus, plus précoce chez les garçons que chez les filles. Une explication plausible est que si le groupe familial et la société acceptent fort bien qu'une fille soit "un garçon manqué", certaines ne font même que cela, l'un et l'autre refusent que le garçon se conduise en "fille manquée". L'homme déguisé en femme est toujours un peu ridicule, alors que la femme qui joue à être masculine le fait de manière plus discrète, moins ostentatoire. Il est souvent difficile à une femme de voir le spectacle assez outrancier et caricatural que lui renvoient par exemple les hommes dits "Folles" ; elle a toujours quelque difficulté à se reconnaître et à reconnaître quelque chose de sa féminité dans ces grimaces et ces déguisements de carnaval.

La fille, dit C.C. en demande de réassignation concentrera sa demande sur une amputation des seins en premier lieu qui déclenchent chez elle la plus forte angoisse, les autres "avatars", symboles de féminité, étant toujours plus faciles à masquer. Quant au garçon, c'est évidemment sur le pénis que se porteront sa hargne et l'acharnement à le faire disparaître. Il a adoré s'habiller en fille, mais avec déjà des vêtements réservés aux circonstances exceptionnelles, longue robe comme celle des mariées, lingerie de soie qui évoque sans doute la peau maternelle.

Sur le plan méthodologique, C.C. note qu'elle fait pour chaque cas, un entretien enregistré avec chacun des parents de l'enfant, séparément, en insistant sur les lignées transgénérationnelles. Elle se désolidarise de la thèse de Stoller, parfois systématique quand il soutient que le transsexuel aurait toujours eu trop de mère et trop peu de père, mais elle souligne que pour tous les cas qu'elle a eu à examiner, une grande violence et de multiples traumatismes avaient frappé la lignée des ascendants: meurtres, suicides, séductions précoces ou abandons.

La seconde période de la vie, après l'enfance, au cours de laquelle les demandes de réassignation de sexe sont les plus nombreuses, est la puberté, véritable choc par la transformation du corps et l'émergence brutale des caractères sexuels secondaires. L'A. pointe ici l'importance des médias qui, s'ils ne sont certes pas à l'origine de la demande, peuvent néanmoins conforter certains adolescents dans leur certitude que "c'est possible, puisqu'ils l'ont vu à la TV". C.C. se montre également très prudente et circonspecte devant les positions de certains de ses confrères, prêts à passer à l'acte et à répondre à la demande dès la fin de l'adolescence, les transformations étant plus faciles avant le marquage définitif de certaines caractéristiques tels que le système pileux ou la mue complète de la voix.

En psychanalyste, après une longue fréquentation de la question, C.C. se permet d'exprimer quelques doutes sur le bien-fondé des réassignations de sexe. Elle estime que toute demande de ce type suppose d'abord un long temps qui doit permettre un diagnostic différentiel pour éliminer une entrée dans la psychose. La demande ne peut être satisfaite d'emblée et surtout pas à l'adolescence; l'adolescent devant d'abord bénéficier d'une psychothérapie, elle ne cache pas les difficultés de cette prise en charge qui suppose déjà que l'analyste connaisse la question, la prise en charge psychothérapique se heurtant aussi au refus et aux résistances, plus grandes à l'adolescence que si la thérapie avait été entreprise dès l'enfance, en effet, ces adolescents « mettent tout sur la scène corporelle et rien sur la scène psychique ».

La dernière partie du livre expose en quoi consiste la réassignation de sexe, sur le plan chirurgical, hormonal, ainsi que les nécessaires démarches de changements d'état civil. Aucune question n'est éludée, ainsi C.C. souligne la déception des filles en demande de réassignation lorsqu'elles apprennent que l'on ne changera que les apparences, et que la greffe d'un pénis n'implique pas qu'il soit fonctionnel. L'A. souligne le lot de souffrances physiques et psychiques induit par les longues années que dure la transformation. Enfin, elle insiste sur la nécessité d'études catamnestiques avec les patients opérés, or ces études semblent très difficiles, car bon nombre d'entre eux échappent à toute recherche, soit qu'ils aient voulu se "fondre" dans la nature, soit qu'ils aient été opérés dans des pays où ce type de recherche n'a pas cours. De plus, il est difficile pour ce type d'étude de mettre en place des groupes contrôles ; on ne dispose donc que de rares évaluations globales ne comprenant que peu de cas. Une constatation assez générale : il semble que la transformation d'une femme en homme soit plus réussie que celle d'un homme en femme, et que l'adaptation de ces sujets "femelles" soit aussi meilleure. Il est difficile de citer ici les résultats de toutes ces études qui semblent peu probants et pour le moins hétéroclites. C.C. propose une autre lecture à partir des patients suivis par elle-même et pour lesquels elle privilégie des indices de réussite plus intéressants : leur fonctionnement psychique et leur sentiment de satisfaction au regard de leur vie antérieure. L'intérêt des réponses est dans leur complexité ; il est difficile de dire que beaucoup des individus ayant subi une réassignation de sexe semblent vraiment satisfaits de ce qu'ils sont devenus, quelques-uns regrettant même le changement au regard des souffrances subies et des résultats obtenus. Ici C.C. rejoint les interrogations de quelques chirurgiens plasticiens ayant l'expérience de ces transformations sexuelles (V. Mitz, « Pourquoi j'ai commencé, pourquoi j'ai arrêté d'opérer » *J. français de Psychiatrie*, 1997,5 : 24-25 [le transsexualisme]). Elle n'édulcore pas les nombreux écueils accompagnant la réassignation de sexe, les limitations de la chirurgie perçue parfois comme des échecs, les suicides qui suivent la réassignation, les procès, notamment aux USA, ou encore, plus rares, les épisodes psychotiques. Toutes ces possibles conséquences plaident pour un approfondissement des critères de sélection avant d'accorder la chirurgie, ainsi que pour une mise en œuvre de stratégies psychothérapeutiques, la réassignation apparaissant, dès lors, comme un ultime recours, bien imparfait quand on ne peut pas ou plus « changer ce qu'il y a dans la tête ».

Françoise COUCHARD

Université Paris X-Nanterre
Professeur de psychologie clinique, psychanalyste.